

Un lotus dans un étang

Je sursautai en entendant un rugissement terrifiant.

Le bourreau hurlait à mon chevet :

« Misérable, avec tous tes péchés t'aurais pu te réveiller et faire ton *namâz*¹ ! »

Qui aurait pu être aussi courtois et gentil sinon frère Réza ?

- Bonjour Monsieur ! Vous vous trompez encore une fois. J'ai bien accompli mon *namâz* et j'en ai profité pour prier pour vous... Peut-être vous ne savez pas grand-chose de l'Islam, mais Dieu dit que même si tu es en captivité, même si tu as les membres blessés, même si tu as été torturé ou a subi le *ta'zir*, n'oublie pas ton *namâz*...et moi j'ai fait mon *tayamom*² avec la couverture que vous m'avez généreusement offerte et j'ai fait mon *namâz*...

- C'est sans doute une des *fatwâ*³ de Mas'ud Rajavi qui autorise de faire le *tayamom* avec une couverture ?... Fils de pute, tous les *fatwâ* qu'on émet en son nom pour ces hypocrites imbéciles.

- Je crois que cette nuit vous avez bien compris que je ne suis ni *mojahed* ni partisane de Rajavi. S'il est coupable, l'Islam ne vous autorise pas à me châtier à sa place et à me mettre dans cet état lamentable...

- Mais, espèce de misérable, Où as-tu entendu qu'on fasse son *tayamom* avec une couverture ?

- Si vous daignez jeter un coup d'œil à cette couverture offerte, vous verriez qu'elle porte beaucoup plus de poussière que la quantité nécessaire pour faire un *tayamom*...

- Quel culot !... Que ton *namâz* te brise le dos et plutôt qu'il coupe ta langue bien pendue... Madame a fait son *tayamom* avec une couverture... ha ha ha !...

Il sortit de la pièce en ricanant mais revint tout de suite après avec un morceau de pain et de fromage et le jeta vers moi du seuil de la porte. Le pain et le fromage roulèrent chacun d'un côté dans la poussière et les saletés de la couverture.

J'avais une migraine atroce et aussi la nausée.

Il savait peut-être mieux que moi qu'en dépit de la faim et de la soif, je ne goûterais pas à ce pain et à ce fromage ; mais en se souvenant peut-être de mon

¹ - Prières quotidiennes des musulmans, célébrées 5 fois dans la journée.

² - Ablutions faites avec de la terre ou du sable, faute d'eau.

³ - Décrets prononcés par les guides religieux.

refus de déjeuner la veille, il n'insista pas. En revanche il s'approcha du lit de torture et dit :

« Maintenant je te détache les pieds... Tu te tiendras tranquille pour ne pas compliquer ton sort... Pigé ? »

Il me fit asseoir avec une brutalité sans précédent. Avec une plus grande violence il se mit à délier les cordes qu'ils avaient laissé à moitié détachées la veille avant de quitter la pièce.

Ce que je voyais ne ressemblait pas à mes pieds ni aux pieds de personne d'autre. J'avais du mal à croire ce que mes yeux voyaient : deux cylindres boursoufflés que des caillots de sang ou du sang frais coloraient à l'endroit même où la corde attachait les deux chevilles.

Mes pieds étaient bleus et blessés aux chevilles. Ces blessures s'étaient faites quand je me débattais, mais je n'avais pas encore vu dans quel état se trouvaient mes plantes de pieds ni mes jambes.

Les gestes du *frère Réza* pour retirer la corde de mes chevilles blessées m'arrachèrent un cri et je faillis perdre conscience.

Quand je retrouvai mes sens, mes pieds étaient délivrés des cordes et le sang coulait doucement du creux de la blessure de la cheville vers le bout des orteils.

Le *frère Réza*, sans se soucier des cris et des douleurs ni même des pertes de conscience de sa victime, faisait brutalement son travail :

« Masse-toi les pieds et essaie de marcher...ça fait mal mais t'as pas le choix et tu dois supporter... »

Sur ce, il quitta la pièce.

Je scrutais mes pieds et mes larmes se mirent à couler. Ce ne pouvait pas être mes pieds.

Une nouvelle crainte me saisit, la crainte d'avoir perdu à jamais l'usage de mes pieds et de mes jambes.

Avec beaucoup de peine et de peur je les regardai à la dérobée et je ressentis une joie éphémère à travers les larmes silencieuses.

« Mon Dieu, je peux encore bouger mes pieds ! »

Avec mille peines je me traînai au bord du lit et essayai de mettre les pieds par terre. Impossible. Avec le moindre geste une douleur intenable me déchirait les membres.

- Alors on bouge ? dit d'un ton sans colère mais bourru le frère Réza en entrant dans la pièce ; moi, j'ai à faire dans cette pièce.

- Je voudrais bien mais je ne peux... Je ne sais pas comment je dois descendre du lit et comment marcher... Je n'ai plus de pieds...

- N'aie pas peur... Tu as juste un peu peur. Ce n'est pas grave... Tout d'abord, il faut te mettre au bord du lit et mettre tes pieds à terre, c'est pas la mer à boire, non...

Dans ma position assise, je tournai sur le lit avec mille peines et mis mes pieds par terre. Mon cri monta au ciel. Le sol était jonché de pierres, de cailloux et de terre et il était difficile d'y marcher même chaussé, alors que dire avec des pieds enflés, blessés et portant les stigmates du *ta'zir* des *Pâsdârân* de l'islam.

Réza en constatant mon état dit :

- Je vais te prendre par le bras pour te montrer que tu es capable de marcher...

- Toi ? tu vas me prendre par le bras ? le bras d'une femme inconnue ?... n'est ce pas hier soit que mes mains ont souillé les vôtres ?...

- Tu recommences à causer comme une pie ?... Allez on se dépêche, donne moi ta sale main ...

Et sans attendre ma réponse, il tendit sa main et tira ma main du dessous du *châdor*. Je lançai un cri et m'évanouis.

Quelques instants plus tard, en reprenant mes sens, je me vis entre ciel et terre, enveloppée dans cette même couverture crade, sur les bras du frère Réza. J'ouvris mes yeux pour ne rien rater de ce voyage de trois ou quatre mètres dans les bras d'un frère du *Hezbollah*.

Le trajet comprenait la distance qui séparait le lit du pas de la porte est. Il me mit, toujours enveloppée dans la couverture, sur le pas de la porte et sortit par la porte du sud qui était en fer et semblait bien solide.

Je vis mon pied gauche et crus faire une crise cardiaque. La plante de mon pied gauche était fendue alors que la droite, était ensanglantée, blessée et enflée mais n'était pas fendue. Je me souvins que le frère Réza se tenait toujours à la gauche du lit en fer pour abattre ses coups de câble, ce qui laissait croire qu'il était gaucher. Il fallait conclure que la plante du pied gauche était fendue car il se tenait à

gauche. Bref, quelle importance, s'il s'était tenu à droite, ce serait la plante du pied droit qui serait fendue... Passons.

Réza arriva à nouveau en tenant par la main un jeune homme tout menu. Sur ses joues se laissait deviner l'ombre d'une barbe qui venait juste de commencer à pousser.

Il passa devant moi sans me voir et entra dans la pièce de torture. Je compris alors pourquoi je devrais descendre du lit pour quitter la pièce et rester dans cet état de misère à la porte du lieu de la torture.

Le *frère* Réza recevait un autre hôte qui avait mis l'islam en « péril ».

Il m'avait laissée le dos tourné à la porte de la pièce de torture pour que je ne puisse pas voir ce qui s'y passait et me faire ainsi une idée de ce que j'avais subi la veille ; or, j'entendais clairement leurs voix :

- Ton nom ?
- Mohammad...
- Tu chausse du combien ?
- 42...
- 42 ?... Non, je crois que c'est trop petit, je crois que ta pointure est plutôt 50...

- Je ne comprends pas *frère* ... Ma pointure est 42...
- Tu comprendras tout à l'heure...

À ce moment, le *frère* barbu passa devant moi et entra dans la pièce de torture :

- Va t'allonger sur le lit...
- *Frère*, je vous en prie...
- Va te faire voir, tu m'en pries !... Va t'allonger, espèce d'ordure...

J'entendis des bruits qui étaient sans doute produits par la résistance de Mohammad face aux *frères* qui le forçaient ; et soudain, le hurlement de Mohammad.

Le premier coup de câble s'était abattu sur le pied de l'hôte suivi d'un autre et encore et encore. Les cris de Mohammad étaient si insupportables que j'avais oublié mes propres souffrances et m'étais mise à trembler de tous mes membres.

Je croyais que, ce jour-là, les *Pâsdârân* de l'Islam ne visaient pas seulement par leurs tortures ce jeune inconnu. J'étais concernée implicitement. Sinon, pour rien au monde, aucun monstre féroce ne forcerait une femme torturée et meurtrie qui était

attachée quelques heures auparavant au même lit, à se tenir à la porte de ce lieu infernal pour entendre les bruits de la torture infligée aux autres, pour se rappeler la sienne et être de plus en plus démolie. Après quelques coups, ils lui demandaient son nom et, à chaque fois, il donnait un nouveau nom : Ali, Mansur, Ebrâhim, et finalement Mohsen !

Lequel était le vrai nom de ce jeunot qui avait mis en péril l'Islam ?

Le sifflement du câble et les cris stridents de ce jeune me rendaient de plus en plus nerveuse.

- *Frères* pitié, je regrette, je ne recommencerai plus, pitié, pour l'amour de Dieu ne frappez plus...

- C'est maintenant que tu regrettes, il fallait le faire au moment où tu reniais l'Islam, l'Imam et le régime...

- *Frères*, pitié, ne frappez plus pour l'amour de Dieu, je regrette, je ne recommencerai plus...

Je n'en pouvais plus. Ces cris, ces hurlements, ces vociférations terrifiantes d'une part et ces implorations, ces pleurs, ces lamentations et ces supplications d'autre part...je n'en pouvais plus...

J'éprouvais une sorte de dégoût pour ce jeune.

J'avais oublié que tout un chacun avait une certaine capacité de résistance, suivant sa foi ou ses convictions. En cet instant je croyais- et cela fait des années que je ne le crois plus- que quelques heures auparavant, attachée au même lit, j'avais subi les mêmes sévices et pire encore, mais sans exprimer de regrets ; alors pourquoi ce jeune homme avait-il cédé au bout de quelques coups de câbles et les suppliait-il ainsi ?

Etait-il plus faible que moi ou ne tenait-il pas autant que moi à sa foi et à ses convictions ?

Je n'ai pas encore trouvé de réponse à ces questions. Je sais que devant les tortures les plus atroces je ne renoncerai pas à mes convictions avec un simple « Je regrette » ; je n'aime pas non plus la bassesse et l'avilissement devant l'ennemi ; cependant lorsque je regarde derrière moi, je vois une autre Azâdeh qui tenait aveuglement à des croyances qui frôlaient le fanatisme et qui justement obstruaient la voie de la vérité.

De mes mains endolories et blessées, je bouchais mes oreilles sous le *châdor* pour ne plus entendre le sifflement du câble, les cris de détresse, les lamentations et les supplications du jeune. Je me disais que si les frères comptaient me faire souffrir encore plus en me plaçant à la porte de la pièce de torture, pourquoi devrais-je leur faire croire qu'ils avaient atteint leur objectif.

Je me bouchais les oreilles et attendais l'événement suivant qui ne tarda pas.

Deux *Pâsdâr* se tenaient devant moi, l'un d'eux tenait une couverture.

- Venez *sœur* vous asseoir sur cette couverture...

- Mais je ne peux pas... je ne peux pas faire le moindre geste...

J'attendais la réponse quand *frère Réza* arrêta sa séance de torture et s'approcha :

« Attendez... elle ne peut pas bouger. »

Sa voix ne ressemblait pas à celle de la veille ou de tout à l'heure quand il hurlait des insultes au jeune. C'était une voix calme et même mêlée d'un soupçon de compassion :

- Essaie de te traîner par terre et de te glisser sur la couverture...

- Quoi encore, qu'avez-vous projeté pour moi ?...

Sans donner de réponse, *Réza* retourna à la pièce de torture et l'un des *Pâsdâr* qui avait un ton plus doux me dit :

« *Sœur*, comme vous ne pouvez pas marcher et que nous ne sommes pas équipés ici, nous voulons vous conduire chez le médecin sur cette couverture... Seulement aidez-nous et venez sur la couverture... »

Je me sentis un peu rassurée.

L'autre *Pâsdâr* vint à l'aide de son collègue et avec beaucoup de précautions, pour que je ne souffre pas, ils me prirent par les mains et les pieds et mirent mon corps meurtri et ensanglanté sur la couverture.

Ils prirent les deux bouts de la couverture et se mirent en route.

Le voyage au bord de la litière dura un peu plus de cinq minutes.

La nouvelle étape était une vieille maison d'un étage et aux hauts murs, située à l'autre bout de la cour. Nous traversâmes un petit couloir très étroit pour entrer dans une pièce minuscule d'à peine deux mètres sur un. Plus tard j'appris qu'ils avaient transformé une vieille pièce de trois mètres sur quatre en un couloir et quatre cellules.

Tout cet espace n'était éclairé que par une seule ampoule.

Les *Pâsdârân* me mirent sur ma couverture par terre et s'en allèrent.

C'était là ma nouvelle chambre.

Une demi-heure plus tard, l'un des *Pâsdâr* m'amena mon sac confisqué la veille. Peu après, un autre arriva avec le médecin. C'était un vieil Indien qui ne parlait pas très bien le persan. Il était calme, poli et impassible. Il scruta attentivement mes pieds et s'adressant au *Pâsdâr* qui l'accompagnait dit :

« Fatemeh doit venir, elle a besoin de massage...Je ne crois pas pouvoir la garder ici avec ces blessures... »

Il se tourna ensuite vers moi :

- Normalement vos blessures guérissent vite ?
- Vite...très vite... mais de toute ma vie je n'ai pas eu ce genre de blessure... C'est ma première expérience... Je ne sais pas...

Il hocha la tête et gribouilla quelque chose sur une feuille de papier, la remit au *Pâsdâr* et sans ajouter un mot quitta la cellule.

La présence d'un médecin indien sur la base de l'armée des *Pâsdârân*, me révéla un autre visage de l'ordre de la justice divine. Les médecins iraniens avaient fui massivement la répression du *Hezbollah* et avaient immigré à l'étranger cédant leur place aux médecins indiens et pakistanais.

Ou bien n'était-ce pas un subterfuge pour empêcher les médecins iraniens de témoigner quelque part de toutes ces tortures et de ces répressions barbares ?

Le même *Pâsdâr* poli m'apporta à manger.

Le plat était une espèce de pot au feu. Mais rien que la vue me donna la nausée. La faim me paraissait plus supportable que manger une telle nourriture. Mais je me demandai jusqu'à quand je pourrais jeûner et m'affaiblir chaque jour davantage ? Peut-être si je devais être libérée demain ou dans une semaine, pourrais-je supporter cette situation et ne pas goûter à cet aliment, mais j'étais captive des frères de *Hezbollah* et avec eux rien n'était prévisible. Je tirai vers moi le plateau en fer blanc et j'approchai de ma bouche, une cuillère de ce pot au feu. Il s'en dégagait une forte odeur nauséabonde, je me forçais de l'avalier ainsi qu'une seconde gorgée, mais pas plus, je ne pouvais plus. Ce n'était pas uniquement à cause de l'odeur et du goût répugnants, mais parce que mon gosier était bloqué et blessé. Je repoussai le plateau.

Un peu plus tard, le gars chargé de ramasser les plateaux arriva et, comme il vit l'assiette intacte, il me dit :

- Vous n'avez pas mangé ?... Ce n'est pas exquis ? Mais on n'a que ça. Il faut vous habituer sinon vous ne tiendrez pas...

- Ce n'est pas la qualité du repas qui me pose problème... J'ai faim mais je ne peux pas manger...J'ai tellement mal à la gorge que je ne peux même pas avaler le jus du pot au feu... J'ai la nausée.

- Il faut donc appeler le médecin...

Et sans attendre ma réponse il saisit le plateau de fer blanc et sortit. Une demi-heure plus tard, le *frère* Réza revint avec le plateau et me dit :

« Tu as eu du pot, sans ces deux ou trois cuillerées que t'as avalées je ne me serais pas déplacé, les autres *frères* seraient venus pour te conduire là où tu étais hier et je me serais chargé en personne de te faire rompre ta grève de la faim !... Ces quelques cuillerées que t'as bâfrées montrent que tu t'es raisonnée et tu as cessé de jouer à la guérilla... Et maintenant je suis là pour veiller en personne à ce que tu ingurgites jusqu'à la dernière bouchée même en les vomissant toutes...Garde toute ta coquetterie pour ton cocu de mari et tes copains hypocrites... Ici, ce n'est pas un quatre étoiles et nous ne chouchoutons aucun enfant de pute d'hypocrite...

Dès qu'il s'arrêta de parler, j'explosai comme un volcan en éruption et je me mis à crier la colère qui emplissait mon âme:

-Moi je suis prisonnière, mais j'espère que Fatima Zahra saura te répondre... Espèce de mécréant, non-musulman... Je ne peux pas avaler, je ne peux pas manger, sinon même si ce n'était que pour ne plus voir ta gueule j'aurais avaler de la ciguë..? Quel musulman es-tu, toi qui n'as ni cœur ni raison ni œil... Jette un coup d'œil à mes pieds, tiens regarde mes mains...

- Primo, que Fatima Zahra te brise le dos, secundo, pauvre femmelette, si tu ne manges pas, tu crèveras et nous nous n'avons pas envie de funérailles...

- Pas envie de funérailles?... Quel culot? Ils tuent deux cents personnes par jour et Monsieur dit ne pas avoir envie de funérailles... Que feriez-vous si vous en aviez envie?... Vous auriez envoyé combien de personnes au cimetière?... D'autant plus que...

Je vis sa main tourner dans l'air sans savoir qu'elle allait s'abattre dans les secondes suivantes avec une force infernale sur mon propre visage.

"Aïe!"

Ce n'était pas moi qui avais fait "aïe". C'était la voix d'une autre femme qui sans doute avait vécu cette expérience et avait gémi à ma place en s'en rappelant. En dépit de la brûlure douloureuse causée par la gifle de *frère Réza* et de la résonance dégoûtante de son bruit dans mon oreille, la présence d'une autre personne tout près de moi me rassura un peu.

« Le plateau de la bouffe restera ici et tu dois l'ingurgiter avant ce soir... même si c'est par petits bouts... Et gare à toi si tu ne veux pas manger ce qu'on apporte le soir... Pigé?..."

Je ne lui répondis pas.

J'étais corps et âme préoccupée par cet "aïe" entendu en signe de compassion de la bouche d'une femme, après la gifle de *frère Réza*. Le désir de connaître la captive et la joie de ne me savoir plus seule dans cette petite cellule m'avaient fait oublier la douleur et la brûlure de la gifle.

Après quelques instants de doute et d'hésitation, je murmurai dans un souffle:

- Salut.

- Salut ma *sœur*.

Sa voix était encore plus basse que la mienne, ce qui voulait dire qu'il fallait parler encore plus bas.

J'entendis même une voix d'homme:

- Salut ma *sœur*, soyez la bienvenue!

- Que je sois la bienvenue?... C'est le cas de le dire dans un endroit pareil...

- Pardon, c'était juste pour dire quelque chose et pour que vous sachiez que vous n'êtes pas seule.

J'entendis de nouveau la voix calme et grave de la captive:

"De nos jours, tout a changé... Il faut comprendre la situation... Ici personne ne peut exprimer ce qu'il ressent du fond de son cœur... Les anciens avaient un bon dicton: « Le mur a des souris et les souris ont des oreilles... »

Un bruit de pas coupa court à notre conversation, mais j'avais compris ce que je devais comprendre.

Le bruit de pas se rapprocha ; peu après la porte principale du quartier fut ouverte et ensuite celle de ma cellule